



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Les jésuites et la Chine : de Matteo Ricci à nos jours / Benoît Vermander
éd. Lessius, 2012
cote : 58.571

Ce livre est un chef d'œuvre. Avoir osé l'entreprendre était un défi. Restituer en 134 pages, non seulement l'épopée, mais le projet, la stratégie, la spiritualité et la formation initiale des centaines de jésuites, qui vécurent en Chine depuis l'arrivée de Matteo Ricci (1552-1610) jusqu'à nos jours, c'était risquer de tomber dans l'énumération ou le survol.

Or, ce qu'apporte Benoît Vermander est tout autre chose. D'emblée, cet érudit, mais aussi ce poète ouvre au lecteur des horizons à la Claudel : au moment de s'embarquer pour la Chine, en 1552, François Xavier pense à Jérusalem. Pékin, Jérusalem. Deux pôles à réunir, au risque du martyre. Deux pôles plus que jamais actuels, de nos jours. Pour être, de nos jours encore, capable de lancer de tels ponts entre le cœur originel de la chrétienté et celui du pouvoir en Chine, il faut avoir une longue et profonde expérience des deux mondes. C'est après des années de recherche ponctuées par une œuvre déjà conséquente que Benoît Vermander directeur de l'Institut Ricci de Taïwan et en même temps professeur à l'Université d'État Fudan de Shanghai, offre une œuvre d'une grande densité et d'une puissante originalité.

Après le flot de publications qui, en 2010, ont marqué, l'année Ricci, Benoît Vermander fournit au lecteur curieux le fil directeur qui permet de comprendre l'intrication d'une spiritualité chrétienne renouvelée par l'élan de la Renaissance et d'un projet scientifique très justement présenté comme « à double entrée ». Dès l'origine, l'enjeu à la fois intellectuel et apologétique des Jésuites fut, non seulement d'offrir à la Chine ce que l'Europe tenait pour la fine fleur de ses connaissances techniques, mais encore d'analyser le « milieu récepteur » chinois pour « inventer à neuf » des modes de transmission jusqu'alors inexistant.

Le risque était alors d'autant plus grand que ce projet naissait, à une époque où la pensée scientifique européenne considérait alors comme un préalable absolu l'apprentissage d'axiomes fondant des certitudes premières et des enchaînements de certitudes déduites. Cette logique fondée depuis des siècles sur la pratique des éléments d'Euclide était alors étrangère à une pensée chinoise qui, elle, procédait par degrés par tons et par échanges subtilement soupesés. L'aventure intellectuelle et spirituelle se révéla d'autant plus périlleuse qu'à cette époque, la science européenne se trouvait elle-même à la veille des crises intellectuelles provoquées simultanément par l'abandon progressif de la cosmologie



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

de Ptolémée pour celle de Copernic et par les querelles sur la grâce. On comprend dès lors, et Benoît Vermander nous y aide, pourquoi les discussions sur la stratégie spirituelle et intellectuelle des jésuites de Chine firent l'objet, au sein même de la Compagnie, de controverses passionnées, sinon acrimonieuses. Souvent, un simple choix linguistique en était le révélateur, sinon le détonateur. Comment traduire le mot « géométrie » qui n'existait pas en mandarin ? Comment exprimer en chinois le Dieu chrétien ? Seigneur du Ciel ? Seigneur d'en haut ? Comment, en retour, faire comprendre à un supérieur occidental ce qui pouvait être admissible dans ce qu'on ne savait pas traduire autrement que par « culte des ancêtres » ?

La subtilité avec laquelle Benoît Vermander analyse le « choc en retour » de la pensée chinoise sur l'Europe des Lumières est tout aussi éclairante. Rarement on n'a vu de façon aussi synthétique comment les jésuites, mathématiciens du roi, envoyés en Chine, devinrent les premiers sinologues européens. Comment leurs écrits incitèrent le grand Leibnitz à rechercher les clés d'une universalité passant par l'élaboration d'un « métalangage » et surtout d'une « méta-sagesse » susceptible de remettre en cause bon nombre de présupposés sur l'universalité d'une « loi naturelle » dont la facture scolastique était héritière des philosophies d'origine méditerranéenne. La religion chinoise originelle ne ressemblait-elle pas, elle aussi, à une religion naturelle ?

Construit de façon chronologique, l'ouvrage de Benoît Vermander n'élude pas les questions posées par le revirement progressif de la pensée européenne, depuis la sinophilie du XVIII^e siècle à la sinophobie du XIX^e. Ce véritable « désengouement » vint-il alors de l'Europe seule, aveuglée par sa propre suffisance, ou bien d'une société chinoise qui aurait alors connu une sorte d'affaïssement ? Quoi qu'il en soit, l'auteur ne minimise pas les travers de la seconde vague des missions de Chine, celle qui débarqua, peu avant le Second Empire, sous protectorat effectif des canonnières puis de la Légation de France à Pékin. En 1842, le nouveau Vicaire apostolique, loin de comprendre ce que les missionnaires européens pouvaient gagner à rendre hommage aux chrétiennes chinoises avaient héroïquement animé des assemblées clandestines pendant les périodes de persécution, s'étant étroitement offusquée de « ces diaconesses, plus puissantes que les diaconesses de l'antiquité chrétienne », les Jésuites s'empressèrent de reprendre la main sur les biens qu'elles avaient conservé, puis, après 1867, de les faire encadrer par les religieuses Auxiliatrices ... Peut-être à cause de ces maladresses et malgré ses apparences de succès, l'oeuvre accomplie dans les années 1850-1930 par des Jésuites diplomatiquement protégés par la France résista beaucoup moins aux révolutions que la colossale oeuvre de traduction, d'interprétation et de transmission, effectuée par les Jésuites du temps des Lumières.

Sans complaisance, mais aussi sans brutalité inutile, Benoît Vermander n'élude pas les tourments subis après 1949, lorsque les autorités communistes, non seulement, démembrent systématiquement le réseau des missions, mais utilisent la technique du *xiniao*, c'est-à-dire du « lavage de cerveau » pour briser les jésuites chinois ou occidentaux en extorquant des aveux conçus comme des reniements.

Ces épreuves obligent ceux d'entre eux qui y ont survécu et qui les ont surmontées à repenser leur mode d'approche de la Chine. Alors, plutôt que de multiplier les gloses d'ordre général sur les composantes d'une universalité somme toute abstraite, ils proposent de chercher la plus grande fécondité de l'apport jésuite dans le concret de toutes ses



Académie des sciences d'outre-mer

réussites particulières, anciennes autant que récentes : « lettrés chrétiens, porteurs de l'héritage confucéen ; aide aux chrétientés locales inventant un mode d'être et de croire empruntant aux deux traditions... » Et le père Vermander, ouvrant implicitement sa réflexion à l'ensemble de l'Église catholique, peut-être même à l'ensemble de l'Occident, conclut courageusement : « l'histoire qui lia si étroitement la Chine et la Compagnie de Jésus recèle peut-être encore des enseignements susceptibles d'ébranler les entêtements qui restent les nôtres ».

Élisabeth Dufourcq